

Michel Déon

de l'Académie française

Les poneys sauvages



Michel Déon
de l'Académie française

Les poneys sauvages

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

AVEC UNE NOTE DE L'AUTEUR

Gallimard

Michel Déon est né à Paris en 1919. Après avoir longtemps séjourné en Grèce, il vit en Irlande.

Il a reçu le prix interallié en 1970 pour *Les poneys sauvages* et le Grand Prix du roman de l'Académie française en 1973 pour *Un taxi mauve*. Il a publié entre autres *Le jeune homme vert*, *La montée du soleil*, *Je ne veux jamais l'oublier*, *Un souvenir*, *La cour des grands*, *Lettres de château*, des recueils de nouvelles, *Nouvelles complètes*, fait jouer deux pièces de théâtre, *Ma vie n'est plus un roman*, *Ariane ou l'oubli*, rassemblé quelques souvenirs dans *Pages grecques*, *Pages françaises*, *Je me suis beaucoup promené...*, *Cavalier, passe ton chemin !*. Il est membre de l'Académie française depuis 1978.

J'ai mis ma conscience aux prises avec ma raison, et la réflexion m'a convaincu, autant que l'expérience, que tout individu qui se sacrifie sans nécessité pour des intérêts vagues et collectifs n'est qu'un animal d'un instinct dépravé qui, tôt ou tard, sera corrigé par la double épreuve de l'injustice et de l'ingratitude.

FRANÇOIS SULEAU,

Les Actes des Apôtres.

Je ne suis pas de ceux qui aiment leur pays en raison de son indignité.

MONTHERLANT,

Le Maître de Santiago.

Thanatos : Un jeune mort m'attire un prestige plus grand.

EURIPIDE,

Alceste.

Note pour la nouvelle édition

Depuis leur première édition (1970), je n'avais plus relu Les Poney sauvages. Ils galopaient sans moi et je vivais à l'intérieur d'autres romans qui, les uns après les autres, exigeaient trop de présence pour que j'en revienne sur un livre qui n'avait — du moins le croyais-je — plus besoin de moi pour mener sa vie d'adulte.

Le rouvrant dernièrement, un peu comme s'il était l'œuvre d'un autre avec lequel je me permettrais d'être sans complaisance, ma mémoire s'éveilla réveillée d'une longue sieste, retrouvant les paysages découpés par les fenêtres devant lesquelles j'y travaillais, en Normandie, au Portugal, en Suisse, en Grèce, à Paris, en Irlande où j'avais pu écrire le mot qui mettait fin à des tourments et ouvrait une guerre froide avec la critique et politiquement correct. Je n'oublie pas qu'un jury de journalistes, l'Interalli

couronna Les Poneys sauvages pour plus longtemps que je n'aurais jamais osé l'espérer et je leur suis encore reconnaissant de leur liberté d'esprit en un temps où elle était rare.

Touche-t-on sans danger à un livre accompagné de tant de souvenirs ? Dans la première partie, alors que j'avais à pas comptés, j'avais dû être si préoccupé de son ambitieux dessein général que j'avais mal surveillé certaines pages. Je parle de l'écriture, de ce fil tendu entre l'ouverture et le final. Des relâchements, un abus d'épithètes et de chevilles, quelques minimes erreurs de faits et d'autres détails m'avaient échappé. Ou comment ne m'étais-je pas assez méfié ? Quarante ans après, ces faiblesses m'ont sauté aux yeux. J'ai travaillé à les effacer sans toucher à rien de l'essentiel.

MICHEL DÉCOUR

Janvier 2011

Cette histoire est celle d'êtres que j'ai connus, pour les morts, que j'ai connus, pour les vivants. Mais les vivants, dans la folie, l'exil ou la retraite, ne sont pas beaucoup plus que les morts. Si j'ai altéré certains faits ou modifié certains noms, c'est par respect pour mes amis ou pour les amis de mes amis, et je prie le lecteur de ne pas jouer au jeu assez vain de mettre des noms vrais sous des noms inventés. L'essentiel n'est pas la transparence de cette histoire. L'essentiel est le fil ténu qui relie les unes aux autres ces différentes vies. Les uns m'ont parlé, libérant ce besoin qu'ont même les plus forts de justifier ou d'expliquer une part de leur vie, justification ou explication qui s'adressent surtout à eux-mêmes, monologue qui s'amplifie parce qu'il trouve enfin une oreille complaisante. Les autres m'ont confié des papiers, des lettres. On me pardonnera pour le reste de prendre les libertés que s'autorisent les biographies romancées. Il est quand même

moins téméraire de reconstituer une conversation entre Sarah et Georges Saval, dont Georges m'a dit l'essentiel une nuit à Aden, que d'imaginer toutes pièces le dialogue amoureux de Napoléon et de Joséphine dans le palais impérial, le soir du couronnement. La réalité qui fut celle des personnages de cette histoire est encore la nôtre, et le traumatisme de la dernière guerre mondiale n'est pas effacé. Nous avons vécu dans un brasier et ce que nous avons de plus cher a été brûlé ou desséché. Je n'oublie pas qu'au lendemain de cette guerre, nombre d'entre nous éprouvèrent un grand élan fraternel vers les ennemis de la veille, et qu'on nous interdit cet élan comme pour mieux laisser pourrir en nous la victoire. Il aurait fallu reconstruire et nous nous sommes contentés de rafistoler les restes. Bienheureux ceux qui avaient tout perdu ! Leurs enfants ont ouvert les yeux dans un monde nettoyé au DDT et à la bombe. Les charniers se sont

révélés un bon fumier et nous vivons dans l'abondance avec pour seule
crainte qu'elle nous étouffe. La grande peur n'est plus d'avoir faim, mais de
trop manger. La grande peur n'est plus de ne pas faire l'amour quand le
désir nous en prend, mais de trop le faire et d'en être un jour écoeuré.

J'ai rencontré Georges Saval dans le train qui nous conduisait de Londres à Cambridge, l'automne 1937. Nous nous connaissions de vue sans nous être jamais parlé : même âge à Janson-de-Sailly, mais des classes différentes. Je me souviens d'un garçon assez lymphatique qui jouait mal au football et nageait bien. Vers seize ans, après des vacances en Angleterre, revint transformé, étoffé, ayant perdu ses joues rondes d'adolescent et gagné des muscles. Il boxait déjà et le prévôt le considérait comme un de ses espoirs pour les championnats universitaires. C'est tout ce que je savais de lui et il ne devait pas en savoir beaucoup plus de moi. Le hasard nous réunissait cet automne-là et, après nous être évités sur le bateau, nous parlâmes dans le vieux compartiment tendu d'un hideux velours rouge. Deux Anglais caricaturaux étaient montés avec nous, aimables d'abord, puis silencieux et l'air buté quand ils comprirent que nous étions français. Saval

me plut. On devinait vite en lui une franchise désabusée qui le faisait paraître plus mûr que son âge. À part une légère fente de l'arcade gauche — un trait blanc que recouvrait imparfaitement le sourcil noir et marqué —, la boxe ne l'avait pas marqué. Ce fut notre premier sujet de conversation. Il m'avoua tout de suite détester les coups. Il aimait la rigueur de l'entraînement, les esquives, les feintes, une certaine façon de jauger un adversaire et de le contrer. En fait, c'était un garçon dépourvu de toute agressivité au physique comme au moral, calme, intelligent et, bien plus encore, humain, respectable et respectueux, un de ces êtres dont on se dit : « Où est le défaut ? Les apparences sont trop en sa faveur. Il y a quelque chose qui n'apparaîtra jamais s'il montre assez de volonté, mais quelque chose est là ! »

Nous parlâmes de sport pendant ce trajet gris, sujet qui n'engageait

rien et maintint une certaine réserve entre nous, prélude à l'amitié qui se développerait lentement au cours des années à venir. Nous étions d'ailleurs distraits, le regard attiré par la campagne anglaise et les gares où nos omnibus s'arrêtaient, crasseuses, tristes et vides. Bovril, une marque de bouillon, avait disposé, le long de la voie et dans les stations, une publicité qui tournait à l'obsession, avec des jeux de mots imbéciles dont Watt's a ohm without Bovril revenait comme un leitmotiv après des visages réjouis des vaches, des bols fumants. Je dis un moment :

— On prend les Anglais pour des buveurs de thé, ce sont des buveurs de bouillon chaud. Tous les ans, ils se noient dans un océan de bouillon. Par conséquent, il n'est pas étonnant qu'on rencontre tant de regards bovins.

— Oui, les Anglais sont le peuple le plus mystérieux de la terre. Il est étonnant que les ethnologues se préoccupent si peu d'eux. On devra

envoyer des équipes de chercheurs pour étudier leurs tabous et prendre leurs mensurations. Mais les ethnologues sont des presbytes. Ils ne voient pas ce qui est devant leur nez. Pourtant les Anglais apprendraient bien plus à l'homme sur l'homme que les Indiens d'Amazonie. La recherche scientifique est très mal distribuée.

Nous nous aperçûmes alors que l'un des voyageurs parlait le français et n'osait plus le dire, partagé entre la fureur qu'excitaient en lui nos railleries et le désir d'en entendre davantage. D'un commun accord, nous décidâmes d'en ajouter et avec une joie féroce nous mîmes l'Angleterre en pièce. Quand le train s'arrêta en gare de Cambridge, cet homme se leva, nous toisa du regard et dit avec hauteur :

— Je me demande ce que vous venez faire dans cette Angleterre que vous méprisez tant. Apprenez, messieurs, qu'elle vous méprise bien plus qu'

vous ne saurez jamais la mépriser.

Malheureusement pour sa dignité, cet homme superbe, que son
compagnon plus jeune contemplait avec admiration, manqua la descente et
s'étala sur le ciment. Nous éclatâmes de rire tandis qu'il se relevait, couvert
de poussière, aidé par l'autre qui répétait : « Oh ! sir... oh ! sir. »

— Il y a intérêt, me dit Georges, à ne pas être ridicule quand on
entreprend de donner des leçons.

— Il nous reste aussi à souhaiter qu'il ne soit pas notre recteur !

Il ne l'était pas. Il n'était qu'un quelconque professeur de langues romanes
qui, ne nous revoyant jamais ensemble, ne sut pas nous reconnaître
séparément. Nous eûmes, Georges et moi, deux directeurs d'études différents
et, pendant cette année-là, nous nous rencontrâmes épisodiquement, le soir
dans les pubs, le samedi après-midi aux matches de football ou aux parties

de cricket, le samedi à Granchester. Georges se lia à trois Anglais : Barr
Roots, Cyril Courtney et Horace McKay, qui se réunissaient autour du même
directeur d'études, l'homme le plus charmant de l'Université, le plus
délicieusement fantaisiste, Dermot Dewagh.

Oui, parmi les trois se trouvait Horace McKay. Je sens combien il est
difficile de parler de lui aujourd'hui, alors que le monde entier connaît son
nom et son histoire. Mais, avant cette histoire, il y avait un McKay jeune
aux cheveux châtain qu'il s'efforçait toujours de décréper. Habillé avec un
soin et une recherche évidents, il semblait ne pas s'appartenir, surgé
obstiné d'une branche ancienne, nourrie de glèbe humide, de ciels pâles, o
gazons tondus, de Bible et de traditions, en apparence, indéracinables. J
dis « en apparence » puisque, comme on le sait, il y avait une faille e
d'importance, que Georges suspecta, mais ne dévoila jamais pour les raison

que je dirai.

Le plus curieux est que McKay, Anglais caricatural à force d'être anglais, avait passé très peu de sa vie en Angleterre. Né en Chine (on l'appela souvent Ho), il parlait le cantonais à la perfection. À la mort de son père — un fonctionnaire du Foreign Office —, il avait vécu avec sa mère et l'amant de celle-ci — un Russe blanc — dans les différentes villes d'eau européennes où l'on joue. Le Russe mort — à cette époque-là, Horace savait aussi fort bien le russe —, Mrs. McKay, pour sécher ses larmes, avait planté sa tente dans le désert d'Arabie, secrétaire d'une mission de pétroliers. Six mois après, elle abandonnait son abri provisoire pour un palais des Mille et Une Nuits, en épousant un émir de l'entourage d'Ibn Saoud. Son fils n'y avait guère quittée, apprenant l'arabe après le chinois et le russe. Les amis d'Ho surnommèrent Mrs. McKay, Lady Dudley, en hommage à Balzac et

peut-être parce qu'elle se prénomait Jane comme la Jane Digby qui inspira

la fugitive silhouette de dévoreuse d'hommes dans La Comédie humaine.

Jouissant d'une situation spéciale à l'intérieur du harem, elle revint quelque

jours en Angleterre pour voir Horace à Cambridge, un samedi après-midi où

il jouait au cricket. Son apparition ne fut jamais oubliée. Elle avait loué

Londres une Rolls-Royce 1920 que conduisait un de ses gardes du corps

noir Soudanais en uniforme vert à boutons d'or. La Rolls s'arrêta en lisière

du champ de cricket où la partie était commencée depuis un moment. Mr

McKay ménagea ses effets et descendit après une attente des plus nobles

Le chauffeur plaça un escabeau sous ses pieds et elle apparut, mince

silhouette mauve, les mains cachées dans un manchon de zibeline. Un

voilette protégeait le haut de son visage, et on ne vit d'abord que son

menton pointu et sa bouche trop fardée, une grande bouche sensuelle et

gourmande. Le Recteur et Dermot Dewagh se portèrent à sa rencontre. Elle attendit qu'ils fussent près d'elle pour poser un pied sur l'escabeau et accepter une chaise de jardin. Par la suite, certains affirmèrent méchamment qu'elle répandait une odeur de musc. Dermot et le recteur essayèrent en vain de lui offrir un sujet de conversation suivie. Elle répondait par des monosyllabes, seulement attentive à son élégant fils au teint cuivré et aux cheveux châtain. Elle ne l'avait pas vu depuis trois ans. Elle ne savait pas quand elle le reverrait. La partie terminée, il se dirigea vers elle avec une soumission qu'on ne lui connaissait pas, baisa une main nue sortie du manchon, échangea quelques mots que personne n'entendit, puis reconduisit à sa voiture.

Cette apparition romanesque valut à Horace un immense prestige qu'elle accepta avec la même condescendance que sa mère. Bien des années après

le retrouvant un soir à Moscou, Georges lui demanda ce qu'elle devenait.
L'émir était mort et elle avait regagné l'Angleterre avec une fortune et
bijoux. D'abord installée en Cornouailles, elle s'était rapprochée de Londres
et habitait Wimbledon en compagnie d'un professeur de culture physique
plus jeune qu'elle de trente ans.

— Quand elle ne fait pas l'amour avec lui, dans une chambre tapissée de
miroirs, elle fabrique des confitures, dit-il. Excellentes d'ailleurs, je dois dire.
J'en reçois par la valise diplomatique. Vous me ferez penser à vous en
déposer à votre hôtel demain matin.

Cyril Courtney était le plus beau des trois, mince et grand, une mèche de
cheveux blonds barrant son front, des yeux d'un bleu insondable, négligé
avec une superbe élégance, capable d'aller à un bal en habit et les pieds
nus dans des sandales à lanières, un Ariel moderne, marqué au front par

destin comme le poète qu'il était déjà, ainsi que nous l'apprîmes quand ses
odes posthumes parurent après la guerre. Gosse de riche, il possédait une
voiture, une Bentley rouge sang, décapotable, qu'il conduisait à une allure
folle en chantant à tue-tête. Un matin, peu après l'aube, ivre, il paria de
traverser nu les jardins de Saint-John. Les autorités le surent et se cachèrent
pour n'avoir pas à prendre de sanctions. Je revois encore ce fantôme blanc
dans la buée du petit matin, dansant le long de l'allée humide de rosés,
cueillant une fleur et la pinçant entre ses lèvres, léger, immatériel comme
rêve d'un homosexuel du dimanche. Un soir, dans un pub, il commença à
casser avec méthode tous les verres dont il pouvait se saisir, hurlant que
verre est une apparence, une tromperie et qu'il fallait en finir avec
mensonge. Barry et Georges le sauvèrent de justesse d'un lynchage. J'aurais
aimé le connaître mieux, mais il me sembla que Georges en prendrait

ombrage et finalement je n'échangeai que des vers avec lui, un soir dans
rue où il arrêta sa Bentley à ma hauteur, coupa le moteur et récita en
français, presque sans accent :

Un soir de demi-brume à Londres

Un voyou qui ressemblait à

Mon amour vint à ma rencontre

Et le regard qu'il me jeta

Me fit baisser les yeux de honte...

— Oui, c'est beau ! dis-je, et je récitai la strophe suivante.

Ainsi dans cette rue déserte et sinistre où le hasard nous avait fait nous

rencontrer, nous échangeâmes, strophe par strophe, toute la « Chanson de

Mal Aimé ».

— Vive la France ! cria Cyril qui remit son moteur en marche et disparut

dans un effroyable vacarme.

Je découvris un peu de la nature extraordinaire de Barry Roots au début de l'hiver, lors d'un match de football entre deux collèges. Le terrain venait d'être détrempé, semé de flaques dans lesquelles les joueurs couraient et faisaient gicler la boue. Le froid pinçait les spectateurs. Horace McKay, Courtney et Georges Saval se tenaient devant moi, admirant une fin de partie éblouissante, une sorte de chef-d'œuvre bâti par la ténacité de Barry à la tête de son équipe. Le plus petit des onze dans son maillot orangé au début du jeu et maintenant recouvert d'une gangue visqueuse, il ne voyait pas cette boue, il ne la sentait pas accrochée à lui et chaque fois qu'il tombait, il s'en arrachait avec rage, courait de nouveau comme une balle sur le terrain où il semait la terreur, paralysant les arrières, hypnotisant le gardien de but.

— Devant lui, un homme averti ne vaut plus rien ! dit Horace.

Un joueur averti ne valait plus rien quand cet étudiant tout en nerfs et en muscles poilus dribblait jusqu'aux buts adverses et envoyait le ballon d'un terrible coup de pied dans les filets. Il y mettait tant de force et de hargne qu'il avait plusieurs fois manqué des buts trop faciles comme s'il était le goal plus que le point à marquer qu'il cherchait pour quelque lointaine et précise vengeance. Le connaissant bien, ses amis épiaient ses irrégularités — coups de pied dans les chevilles, poussées de la hanche, doigts dans le foie — et admiraient qu'il se fît rarement mettre sur touche. Tout de même, cet après-midi-là, une rage si particulière l'habitait qu'ils s'attendaient à une sanction et n'observaient plus le jeu mais seulement Barry, presque indiscernable des autres dans son vêtement de boue. Les spectateurs se levèrent quand il visa le gardien de but et

l'étendit dans l'herbe d'un ballon en pleine face. L'homme resta évanoui, bouche ouverte dans la mare de ses butts, le nez cassé. L'arbitre siffla la fin de la partie : 6 à 2, un score écrasant. On espérait que Barry se dirigerait vers le blessé, mais on le vit pivoter sur lui-même sans hésitation et regagner le vestiaire au pas de gymnastique, dédaignant le triomphe que lui préparait Trinity. Sur son visage méconnaissable se dessinait un sourire que, ne pouvant refréner, il dissimulait en baissant la tête.

— Je n'aime pas beaucoup ça ! dit Cyril. Trop c'est trop... Tellement plus intéressant de perdre...

— Vous êtes un poète, mon cher, dit Ho.

Il n'y avait pas de compétition à laquelle Barry ne se livrât corps et âme pour prendre une revanche sur son physique boulot. Voir un être possédé ce point par la volonté de vaincre, quel que fût le jeu ou l'enjeu, était un

sample content of Les poneys sauvages

- [Medieval Islamic Philosophical Writings \(Cambridge Texts in the History of Philosophy\) here](#)
- [read An Introduction to Architectural Theory: 1968 to the Present pdf](#)
- [**download The Rite: The Making of a Modern Exorcist pdf, azw \(kindle\)**](#)
- [The Ultimate Guide to Sexual Fantasy: How to Have Incredible Sex with Role Play, Sex Games, Erotic Massage, BDSM and More online](#)
- [Crucifax for free](#)
- [read online The Magic of Indian Cricket: Cricket and Society in India \(Sport in the Global Society\) book](#)

- <http://honareavalmusic.com/?books/Landscapes-and-Landforms-of-Ethiopia--World-Geomorphological-Landscapes-.pdf>
- <http://thewun.org/?library/An-Introduction-to-Architectural-Theory--1968-to-the-Present.pdf>
- <http://diy-chirol.com/lib/The-Rite--The-Making-of-a-Modern-Exorcist.pdf>
- <http://nautickim.es/books/The-Ultimate-Guide-to-Sexual-Fantasy--How-to-Have-Incredible-Sex-with-Role-Play--Sex-Games--Erotic-Massage--BDSM->
- <http://qolorea.com/library/Crucifax.pdf>
- <http://www.mmastyles.com/books/CLR-via-C---Pro-Developer-.pdf>